

+

Père Jean Claude Lavigne, o.p.

Session pour la clôture de l'Année de la Vie Consacrée

donnée à l'Abbaye Notre-Dame du Val d'Igny, du 2 au 4 février 2016.¹

1 : Le contexte de la vie religieuse en France :

Bilan de l'Année de la Vie Consacrée :

Le bilan que l'on peut faire de cette Année est un bilan mitigé. L'Année de la Vie Consacrée, n'a pas touché grand monde. Cela a bien marché pour que nous nous comptions entre nous. Dans les réunions il y avait surtout des consacré(e)s. Il y a eu peu d'impact, même lors du grand colloque sur la Vie Consacrée qui a eu lieu à Paris en décembre, les laïcs étaient quelques 20 sur les 520 participants !

Quelques leçons à tirer de ce bilan (à partir du diaporama commandé par la CORREF à Opinion Way):

Il faut tirer des leçons de ce qui s'est passé et non être pessimistes. Cette Année a permis aux consacrés de se rencontrer et parmi les consacrés surtout aux religieux/ses. Nous avons essayé de nous dire entre nous ce qu'était la vie religieuse que nous vivions, de nous dire les innovations, de partager les chances et les difficultés de la multi-culturalité ... et cela n'est pas sans importance.

Une mauvaise leçon à tirer de cette année serait de tenir un discours négatif. Nous n'étions pas très nombreux, certes, mais nous sommes loin « d'être finis » ! Quand on regarde les chiffres : il y a à peu près 1000 religieux/ses que sont dans les circuits de formation (noviciat, juniorat, etc.), ce qui n'est pas beaucoup, mais n'est pas négligeable. Au total les chiffres sont vraiment en baisse, nous sommes passés de 40 000 ces dernières années à 33 000 moniales, moines, et apostoliques.

Même si nous ne sommes que 33 000, il y a beaucoup d'innovations, dans les EHPAD, dans les maisons de retraite (cf. la brochure, *EHPAD et vie spirituelle*), chez les Carmes de Paris, les Frères des Ecoles Chrétiennes, les moniales de Taulignan ... tous ces jeunes et moins jeunes inventent. Il se passe plein de choses... Et il y a beaucoup d'innovations dans l'ordre de la prière, parce que les attentes des gens concernent la vie spirituelle. Ce n'est plus comme il y a trente ou quarante ans où le défi concernait le champ social. Les religieux sont attendus sur la prière. Cela ne rend pas obsolète ce qui se faisait autrefois, mais il y a de nouvelles attentes : qu'est-ce que la prière, qu'est-ce que la relation avec Dieu, attente d'autant plus forte que sur ce terrain-là les autres religions disent des choses qui n'apparaissent pas satisfaisantes.

Une autre mauvaise façon de regarder ce qui s'est passé pendant l'Année de la Vie Consacrée serait de dire : il n'y a plus de jeunes. Sur les 1 000 jeunes en formation, il y a 278 moniales qui sont dans les circuits de formation. Il y a donc des jeunes, pas beaucoup, mais il y en a. Ce sont souvent des personnes moins jeunes, qui rentrent plus tard, avec d'autres expériences, d'autres bagages

¹ Transcription des conférences faite d'après l'enregistrement qui garde le style oral. Texte partiellement revu par le Père Lavigne.

intellectuels, des jeunes différents par leur nationalité. Dans beaucoup de monastères ou de congrégations, vous trouvez des religieuses des Philippines, des Africaines, des Indiennes et des Malgaches...Il y a là une mutation dans la vie religieuse qu'il faut prendre en compte. La vie religieuse est multiculturelle, avec toutes les difficultés que cela suppose : difficultés de vocabulaire, de nourriture. Il y a une diversité compliquée, mais intéressante. La catholicité est plus que jamais symbolisée, signifiée par la vie religieuse « sans frontières ».

Dire que la vie religieuse n'est composée que d'anciens ou d'anciennes, ce n'est pas rendre grâce pour le millier de jeunes qui nous rejoignent. Il faut respecter ces 1000 jeunes qui ont traversé des difficultés peut-être plus grandes que nous les plus anciens. Nous sommes dans un nouveau monde culturel.

On parle beaucoup de communautés nouvelles. Il y en a beaucoup, mais quand on regarde bien, c'est souvent le résultat de scissions. Ces groupes n'ont pas l'habitude que nous avons : la tradition qui nous apprend à gérer les conflits, à mettre des nuances, à prendre de la distance. Une communauté nouvelle est toujours effervescente donc en danger d'éclatement. Les communautés nouvelles sont vraiment très différentes les unes des autres : entre le Chemin Neuf et les Béatitudes, il y a beaucoup de différences. De plus, les communautés nouvelles ne sont plus si nouvelles que cela. On est nouveau pendant 10 ans, plus après ! Les communautés nouvelles qui existent ne sont plus nouvelles mais proposent une nouvelle forme de vie religieuse. Là aussi le recrutement est plus faible qu'il y a 20 ou 30 ans. Il y a toujours une période d'innovation, puis rapidement un palier, puis encore un déclin... c'est le chemin que nos fondations ont connu ! Ces communautés nouvelles accueillent souvent des gens très marginaux, très difficiles et en cela elles font du bon travail.

Les clivages traditionnels : moniales/apostoliques, communautés nouvelles/communautés traditionnelles s'effacent peu à peu. Parmi les communautés on peut repérer des polarités plus intensives, que symbolise la clôture, pour désigner la tension contemplative et d'autres plus extensives qui caractérisent les communautés plus apostoliques.

La vie religieuse est extrêmement diversifiée. A la fois nous sommes de plus en plus semblables : prière, contemplation et prédication, et en même temps il y a des formes extrêmement contrastées. Mais on ne peut plus utiliser les anciens concepts pour classer les communautés.

On ne peut pas dire de la vie religieuse qu'elle est finie. Non, elle continue à se déployer dans la diversité et dans des mélanges de genres. Nous avons à sortir de nos schémas qui ne sont plus adaptés à la réalité de la Vie religieuse aujourd'hui. Il y a une effervescence avec du bon et du moins bon, des choses qui vont durer et de celles qui ne dureront pas.

Ce qui est de plus en plus important est le développement, à côté de nos congrégations, de nos Ordres, de regroupements de jeunes et de regroupements de laïcs. Cela est une nouvelle réalité : ces personnes n'entreront jamais chez nous, mais elles sont héritières du charisme et veulent vivre du charisme. Exemple : les Carmes de Paris ont fondé une association qui s'appelle « Va Carme » où des jeunes viennent prier le matin, viennent prier le soir, font des nuits d'adoration ; ils ont femme et enfant, ils ne sont et ne seront pas carmes et carmélites... et pourtant ils se reconnaissent dans Thérèse d'Avila. Il y a eu un rassemblement à Lourdes, il y a deux ans, sur les nouvelles familles spirituelles ; ces familles regroupent 35 000 personnes très engagées, très généreuses, très priantes. Il y a une espèce d'auréole autour de nos Ordres, de couronne de laïcs et de jeunes qui n'entreront pas chez nous pour des raisons de travail et peut-être aussi parce qu'implicitement ils nous critiquent sur nos côtés un peu nécrosés, peureux... Eux souvent n'hésitent pas d'aller dans les rues pour évangéliser. Ce sont des formes nouvelles vraiment importantes pour comprendre la vie religieuse

aujourd'hui, qu'on ne peut plus classer comme on classait trop facilement avant, même entre laïcs et religieux.

Donc pas de discours négatif, mais changeons notre regard parce qu'il se passe plein de choses dans la vie religieuse. Même si nous n'avons pas un impact fort dans l'Église, il y a beaucoup de gens qui retrouvent une connivence avec nous.

Même si l'année de la Vie Consacrée n'a pas été un immense changement, il s'est passé plein de petites choses.

Il y a une autre leçon, qui est peut-être la leçon principale de cette Année de la Vie Consacrée : nous ne savons pas dire ce que nous vivons. Là il y a une carence de prophétisme. Nous ne savons pas parler de Celui qui nous aime et que l'on aime ; nous ne savons pas dire la folie qui nous a entraînés à rejoindre un monastère ou une congrégation. Nous avons un déficit pour partager le feu qui nous habite. Il faut que nous arrivions à « rendre compte de l'espérance qui est en nous ». Or souvent quand nous entendons les religieux, nous sommes plutôt dans l'ordre du déni ou de la critique. C'est comme s'ils s'excusaient d'être religieux/ses, comme s'ils avaient honte de cela. Il y a dans l'Église qui est en France comme un manque d'enthousiasme.

Trouver les mots pour dire le bonheur d'être religieux n'est pas facile mais il faut oser. Il y a des choses qui se passent sur internet (comme [retaitedanslaville](#), [notre dame du web](#)), mais c'est peu. C'est là un défi à prendre en compte. La vie religieuse est prophétique, mais si c'est un prophète muet, cela ne s'appelle plus un prophète, cela s'appelle un muet. Nous avons tout un travail à faire : trouver les mots qui donnent envie de suivre le Christ, qui donnent envie de se donner.

Il y a déjà 6-7 ans, une enquête que j'avais faite auprès des 485 jeunes sœurs de moins de 15 ans de profession, montrait que presque toutes, au moment de s'engager à rencontrer une responsable de noviciat, avaient regardé les sites internet. Il y a donc un moment où les jeunes vont sur le site pour voir les visages, les images d'engagement... On nous a toujours appris de ne pas nous mettre en avant mais dans le monde d'aujourd'hui, si on ne dit pas, on n'existe pas. Comment dire qu'il y a feu, qu'il y a urgence, que « le monde est en feu », comme disait Thérèse d'Avila ?

Au-delà d'un bilan rapide de l'année de la vie consacrée, regardons les résultats de l'enquête d'Opinion Way demandée par la CORREF pour la clore cette année. Le but de cette enquête était de comprendre ce qu'est la vie religieuse dans la société française aujourd'hui, de comprendre l'image qu'ont les religieux/ses.

Dans notre société il y a plus de 62% des gens qui ne croient pas en Dieu. C'est une réalité, nous ne sommes plus dans un monde chrétien qui va reconnaître les religieux. C'est un monde qui est largement non religieux : 40% des gens pensent l'existence de Dieu improbable ou ils l'excluent. 22% des personnes interrogées disent qu'elles ne savent pas, donc elles n'adhèrent pas.

Et quand on regarde les plus jeunes, ce sont à peu près les mêmes chiffres : 45% des jeunes disent que Dieu n'existe pas, 15% disent que son existence est improbable, cela fait donc au total 60% des jeunes qui pensent que la foi en Dieu, c'est une histoire inventée.

On ne peut pas faire semblant d'ignorer l'exculturation de la vie religieuse et de croire que la manière de vivre des religieux/ses est aisément compréhensible (lisible) par nos contemporains, qu'elle est de manière évidente le bon médium pour parler de Dieu et d'un Dieu Amour, qu'elle est un idéal valorisé dans la société... Les mots classiques pour dire la foi, l'engagement, la fidélité manquent à nos contemporains. Il n'y a plus d'évidences quant à ce genre de vie, ce qui invite à un grand souci pédagogique pour expliquer ce qu'elle est et n'est pas, à des stratégies pour informer (et

pas seulement communiquer)... Cette situation disqualifie les discours naïfs et puérils où tout paraît simple et sans questionnement sur ce qu'est et offre la vie religieuse contemporaine.

Ce qui veut dire que quand on dit que la société a des besoins spirituels, des attentes religieuses, cela n'est peut-être pas aussi simple que l'on croit, comme le montre la suite de l'enquête.

Quelle est la place de la religion pour réussir sa vie ? 62% des gens disent : le spirituel n'est pas important. Il faut donc être inventif, car spontanément les gens ne disent pas leurs attentes spirituelles. Nous savons bien qu'il y en a, mais il y a tout un travail à faire pour les faire émerger. Pour les jeunes c'est la même importance : 60% des jeunes disent que la vie spirituelle n'est pas importante. Ce n'est pas facile d'entendre ces affirmations, mais il ne faut pas se les cacher, parce que cela nous permet de faire des choses intéressantes, hors des sentiers trop rebattus.

Qu'est-ce qui fait, d'après vous, que des gens deviennent religieux ? 50% des gens répondent : c'est la foi. Il n'y a que 28% des jeunes qui disent : la vie religieuse, c'est une réponse à un appel de Dieu. Ceci montre que les gens ne savent plus qui nous sommes et pourquoi nous avons choisi la vie religieuse. Ceci augmente notre déficit d'expression. Parmi les jeunes religieux, 89% parlent de réponse à un appel de Dieu ... cela peut vous réjouir, sauf que ce sont des jeunes qui sont déjà profès, donc des gens qui sont dedans.

Les freins qui empêchent d'envisager un engagement dans la vie religieuse ? Les jeunes religieux répondent : fonder une famille, le manque de foi, la peur de ne pas pouvoir tenir les engagements. Pour les laïcs ce sont là des choses auxquelles ils ne pensent pas ; par contre les jeunes religieux, eux ils ont peur de ne pas tenir. Cela est un enseignement pour nous. C'est dire que cette thématique de la fidélité n'est pas partagée dans la société française, alors que les plus jeunes Frères et les plus jeunes Sœurs, c'est de cela qu'ils ont peur, peur de ne pas être fidèles.

Qu'est-ce que c'est qu'un religieux ? Un engagement pour toute la vie. Globalement les gens ne savent pas, mais il y a une sorte d'intuition. Les gens ont l'impression que les religieux ont fait des choix étonnants, radicaux et il y a quelque part une certaine admiration. C'est là-dessus que nous pouvons communiquer, parce que globalement nous avons une bonne image. Globalement 65% de la population enquêtés ont une bonne ou assez bonne image des religieux (62% chez les jeunes) sans cependant oublier les 31% de la population qui ont une image négative.

Il y a donc place pour une audace évangélique visant à présenter la vie religieuse à notre société contemporaine, en tant qu'annonce de la Bonne Nouvelle (objectif prioritaire) ou appel à répondre à une vocation religieuse, d'autant plus que 78% des répondants ont des parents catholiques. Cette audace peut donc rencontrer encore des échos dans la culture même s'ils deviennent de plus en plus ténus ; il y a donc des opportunités à saisir pour parler de Dieu et de la vie religieuse. Le créneau disponible est étroit car en fait, en affirmant à 91% que la vocation est une affaire personnelle, un choix de vie particulier, les répondants affirment qu'ils n'ont pas un grand intérêt à cette question qui ne relève que des options de chacun et qu'ils ne sont pas personnellement concernés.

Ce qui conduit à une appréciation plutôt positive de la vie religieuse n'est pas forcément ce que la plupart des religieux pensent ou aimeraient lire dans l'enquête. Les termes de sacrifice, d'abnégation... (11%, première association d'idée faite par rapport à la vie religieuse), puis courage et volonté (6%) sont associés à la vie religieuse et cela n'est pas dénué d'ambiguïté. Une image volontariste et élitiste semble émergée, contrebalancée à la fois par la générosité (11%) et par la

référence à un acte de foi (dont on ne sait pas trop ce que cela signifie : foi en Dieu, en l'avenir, en soi ?) pour 8% et un engagement total (26%).

Les personnes interrogées disent que ce genre de vie est guidé par l'amour de Dieu (87%), ou par la foi (52% : pourcentage faible plus étonnant). La générosité est associée pour 79% des répondants à la vie religieuse et à quelques grandes figures caritatives médiatiques de notre temps. Bien évidemment l'appréciation positive est nuancée par des points qui apparaissent difficiles ou incompréhensibles : un certain égoïsme, un fanatisme, la chasteté (65% affirment qu'elle est incompréhensible et 47% insurmontable) et la pauvreté (40% incompréhensible et 25% insurmontable), l'enfermement que semble impliquer ce genre de vie, la soumission... 4% des répondants pensent que les religieux/ses sont naïfs, crédules, 2% que ce sont des illuminés et 3% des inutiles... ce qui est assez peu.

Sur les vœux, sur le fait de ne pas avoir d'enfants, sur la vie commune... l'opinion publique dit autant son incompréhension de l'utilité de telles pratiques que son désaccord. Il y a là appels à expliciter ce qui est vraiment vécu, sans taire les réelles difficultés auxquelles font écho les opinions des jeunes profès eux-mêmes pour qui l'obéissance semble être leur plus grosse difficulté (pour 80% d'entre eux, ce qui est différent de ce que pense l'opinion publique qui voit moins la difficulté de vivre ce vœu de l'extérieur), puis la chasteté (72%), puis la vie commune (69%) et la pauvreté (62%). Ces points de difficulté ne sont pas nouveaux, mais ils invitent à renouveler le discours qui permet de les dépasser et de donner du sens à la vie religieuse aujourd'hui.

Nous représentons encore un idéal « bizarre » mais séduisant. Les personnes se disent que les religieux, les religieuses, sont allés jusqu'au bout d'une aventure humaine et ça c'est intéressant. Même s'ils ne savent pas exactement ce que cela veut dire, c'est pour eux quelque chose qui est lié à l'amour de Dieu, à une passion.

Quant à la vie commune, les gens ne pensent pas que c'est difficile. Nous sommes idéalisés. Les personnes ne savent pas ce qu'est notre vie concrète, mais à leurs yeux nous sommes porteurs d'un idéal. Elles ne se rendent pas compte de nos petits conflits – tant mieux ! – mais quand il y a trop d'idéalisation, les jeunes paradoxalement pensent que c'est trop difficile pour eux.

Si la vie monastique cloîtrée est la forme de vie religieuse à laquelle pense prioritairement l'opinion publique, c'est qu'elle est la plus visible, la plus médiatisée paradoxalement. Comparée à elle, la vie apostolique apparaît plus banale, moins radicale, moins repérable de l'extérieur et donc moins attractive selon le critère de l'imaginaire. A travers la confusion entre vie monastique et vie religieuse se dit, de biais, sinon une attente du moins une admiration pour des vies qui se donnent dans une gratuité et dans une activité, quasi-incompréhensible pour la plupart, qu'est la prière. La radicalité, entendue dans la modernité comme étrangéité par rapport aux coutumes usuelles et non comme engagement social ou politique –comme cela fut après le concile Vatican II – interroge et fascine et quand les plus jeunes mettent l'accent sur la visibilité disent-ils autre chose qu'un désir de tenter – même par des artefacts- d'échapper à un manque de sens, à une fuite éperdue dans les apparences et la consommation ? Ces remarques suggèrent des pistes pour dire la vie religieuse comme alternative (prophétie), comme riche de sens (ce que disent 38% des profès et 14% des personnes interrogées) ... Il y a donc à redresser ses manches pour mieux dire ce qui nous fait vivre.

Pour résumer cette enquête, on peut dire que globalement la société ne nous comprend plus. Et peut-être que nous ne comprenons pas la société ? Mais la société pense quand même que nous incarnons l'image d'une radicalité, quelque chose d'un idéal, quelque chose de très fort, alors à la fois il y a de l'admiration, et le contre-effet : ce n'est pas pour nous !

La vie religieuse n'est pas disqualifiée par les gens, elle n'est pas qualifiée, là est la nuance. Cela renforce cette impression que nous ne savons pas bien dire ce que nous faisons, nous le disons d'une manière trop idéaliste ou nous ne disons rien et donc les gens ne voient pas ce que nous osons vivre. Le grand défi de la vie religieuse c'est d'essayer de combler ce déficit, cet écart entre la société moderne et la vie religieuse. Et une manière de le faire c'est de raconter la réalité de notre vie, nos faiblesses, nos fragilités. Ce n'est pas négatif de dire aux gens que des fois nous nous disputons (et nous nous réconcilions), que des fois nous ne sommes pas fidèles (mais que nous savons nous abandonner dans les bras de Dieu)... ce n'est pas cela qui va nous disqualifier. Le fait de présenter notre vie comme parfaite et lisse fait que les gens disent : ce n'est pas pour moi cela. Il nous faut accepter la fragilité, qui contrairement à ce que l'on croit, n'est pas un obstacle pour la conversion et un chemin vers la vie religieuse. « C'est quand je suis faible que je suis fort » et paradoxalement les gens savent cela, c'est un message qui leur parle.

2. Réflexion sur les fondements théologiques de la vie religieuse:

La société bouge et la VR elle-même est appelée à bouger. Ce qui est constant, ce n'est pas la posture de la vie religieuse, mais c'est sa relation avec la société ; cette relation que j'appelle écart, interpellation. C'est parce que nous bougeons que le rapport d'interrogation à la société est constant. Une vie religieuse qui ne bougerait pas serait ce que la sociologue Danièle Hervieux-Léger appelle une « ex-culturation ». Elle ne parlerait plus à ses contemporains, elle serait dans la défensive, dans la forteresse, dans une contre société, ce qui ne peut être conforme au projet du Christ qui vient bien dans ce monde et appelle des ruptures, des innovations, des mises en mouvement.

La vie religieuse n'a sens que par rapport à une société. C'est peut-être cela qui était la limite de la théologie traditionnelle sur la vie religieuse qui fonctionnait un peu en soi. Ce qu'il nous faut faire aujourd'hui, comme travail théologique, c'est situer le rapport entre société et vie religieuse parce que là se situe la question du sens, la question du signe. Il faut essayer de comprendre en quoi, dans une société particulière, la vie religieuse peut faire sens. Le sens de la vie religieuse est de plus en plus éloigné, il est difficile pour notre société de comprendre ce qui se passe et la vie religieuse perd donc sa pertinence.

Et comme la vie religieuse est diverse, elle doit prendre en compte, pour se dire elle-même, toutes ces réalités. C'est là une problématique nouvelle. Nous avons vu que vie religieuse est devenue le fait d'un tout petit nombre, même si autour de nous il y a des laïcs. La première démarche à faire est de prendre très au sérieux notre statut de minorité. Il y a un risque, quand on fait une théologie à partir de la minorité, c'est de dire « nous sommes les derniers des mohicans », ou de se crisper et d'avoir une attitude orgueilleuse. Danger dans lequel des pans entiers de la vie religieuse semblent tomber avec un mépris du monde et une volonté –illusoire avec parfois des dérives sectaires- de créer la vie religieuse comme une contre société. Or cela ne semble pas être le projet du Christ. Il s'agit plutôt, à l'intérieur de la société telle qu'elle est, non pas telle que nous la rêvons, d'être ferment de bonne nouvelle, « ferment d'éternité » (Franz Rosenzweig). Dans ce monde tel qu'il est, la foi nous fait être sel de la terre et n'appelle pas à construire, à côté de la société ou contre la société, un monde qui serait un peu un monde idéal. Un des dangers en Europe, c'est d'avoir parfois une attitude de mépris pour ce monde difficile, qui est loin de Dieu, qui ne comprend plus, qui n'a plus le vocabulaire, qui n'a plus la culture et qui n'a pas tellement l'expérience de Dieu... alors que le Christ nous appelle à l'aimer et parce que nous l'aimons à le transformer ou à le « pousser » vers le Royaume de Dieu.

Il nous faut faire une théologie qui se situe toujours par rapport à la société telle qu'elle est, à l'intérieur d'elle et non pas contre elle, une théologie d'un groupe social minoritaire, mais actif et d'un groupe qui dans l'Église a une responsabilité d'évangélisation.

La vraie question aujourd'hui, nous l'avons déjà dit, c'est de trouver, dans la société telle qu'elle est, tout en étant une minorité, des mots pour dire ce qui nous fait vivre et être heureux, des mots qui soient clairs, compréhensibles par la culture ambiante. Rester dans le flou ou le silence, c'est passer à côté de notre responsabilité qui est une responsabilité d'évangélisation. Dans le monde tel qu'il est nous sommes appelés à être témoins. C'est le mot *prophète* qui avait été proposé pendant toute cette Année de la Vie Consacrée qui doit nous interpeller. Comment trouver les mots pour parler de Dieu, pour dire ce que nous sommes et peut-être pour éveiller des cœurs, pour éveiller des vies. Il nous faut essayer de trouver des mots justes pour que, peut-être, des hommes et des femmes trouvent leur chemin.

Une des caractéristiques de la société contemporaine est de ne pas faire confiance au chemin de ceux qui nous ont précédés. Nous ne sommes plus dans une société de confiance où on assume facilement un héritage, mais nous sommes une société qui prétend savoir pour elle-même ce qu'est le bien et ce qu'est le mal, une société qui est toujours en train de s'inventer, qui s'auto-réfère, qui se produit elle-même plutôt que de se reconnaître débitrice d'un passé. Il nous revient donc d'être une proposition modeste mais joyeuse pour trouver une boussole à sa propre vie.

Trois éléments peuvent caractériser la vie religieuse dans sa relation avec la société :

1. La tradition
2. La prière
3. La vie commune

La tradition :

La vie religieuse est une vie de tradition. Ce qui veut dire très concrètement que nous entrons, par notre vie personnelle et collective, dans une histoire. Alors que le monde contemporain s'invente tout le temps, qu'il est toujours producteur de sa propre culture, nous sommes en contradiction avec cela et c'est dans cette contradiction que nous provoquons un écart fertile, en disant que l'histoire a une place importante dans notre chemin personnel. Nous ne sommes pas auto-référencés, mais héritiers. Dire la place de l'histoire, c'est se reconnaître soi-même héritier et se reconnaître enfant, fils, fille. C'est se reconnaître débiteur, se reconnaître dans une filiation. Un des éléments difficiles dans notre société contemporaine est bien la question : « de qui suis-je le fils ? », il y a tous les conflits de générations, les ruptures entre parents et enfants, le « transgenre ».... Aujourd'hui il est difficile à un homme, à une femme moderne de se reconnaître héritière, fille.

Nous qui sommes dans la tradition, qui donnons une place à l'histoire, nous disons la place des fondateurs. La vie religieuse traditionnelle c'est d'abord se reconnaître les fils d'un fondateur ou d'une école, d'une histoire. Nous pouvons nommer, non seulement nos père et mère biologiques, mais aussi des fondateurs, ceux qui nous ont mis sur un chemin, dont nous reconnaissons qu'il est fertile, qu'il donne la vie. C'est une de nos spécificités.

En appeler à l'histoire, c'est aussi en appeler à la manière dont nous avons su gérer des crises, traverser des difficultés, parfois radicales (certains Ordres ont quasiment disparus d'Europe au moment de la Révolution). Nous avons cette expérience et savons la mobiliser. C'est un savoir très précieux.

Nous pouvons aussi raconter une évolution de l'expérience spirituelle : entre ce que vivait un fondateur et ce que nous vivons, il y a continuité et mutation. Nous pouvons raconter les différents moments, les différentes sensibilités de notre vie spirituelle. Nous pouvons nommer des moments, des textes, où nos anciens, dont nous nous trouvons fils et filles, ont raconté leur expérience de Dieu... et découvrir là des perles qui nous font encore vivre.

Ces éléments font que la vie religieuse, à la différence de la vie de couple, d'ermite ou de vierge consacrée, est une vie marquée par un passé, une tradition, qui aujourd'hui encore fait sens pour nous. On vient d'ailleurs, on assume cet ailleurs, on assume ce passé et c'est ce passé qui va nous projeter dans l'avenir. C'était pourquoi le Pape nous avait proposé ce thème historique : du passé, du présent et de l'avenir. Nous tirons notre origine d'ailleurs et de très loin et c'est cela qui nous construit comme hommes et femmes modernes à la différence des autres chrétiens.

A cause de cette importance de la tradition, nous sommes en décalage « fertile » par rapport à la modernité. Et il ne faut pas vouloir être moderne. Le décalage, l'écart, doit être maintenu. Il est dans un style de vie que nous avons hérité et que nous réadaptions tout le temps, mais qui est toujours à distance. Ce décalage par rapport à la société est important.

Si nous sommes un peu prophétiques, c'est qu'à la fois nous sommes *dedans* et un peu *à l'écart*. Cet écart, il va être dans notre style de vie, pas seulement dans des valeurs mais dans des manières d'être. Dans des manières de gérer notre temps, de gérer la consommation, de gérer nos dépenses. Notre décalage par rapport au monde fait sens, à condition justement que nous comprenions ce qu'est le monde moderne et comment nous nous différencions de lui. C'est peut-être le message le plus fort que nous avons à porter et c'est dans ce décalage que nous pouvons, face à la société telle qu'elle est, poser au moins un point d'interrogation. Un religieux aujourd'hui, ce n'est pas quelqu'un qui va proposer une alternative, mais qui va pour le moins interroger la société sur son bonheur.

Aujourd'hui notre prophétie c'est d'interroger le monde sur la manière dont il pense pouvoir être heureux, c'est dire qu'il y a d'autres manières d'être heureux que celles choisies par la majorité de nos contemporains. C'est là que nous pouvons assumer notre responsabilité prophétique, que nous pouvons aider l'humanité en l'interrogeant sur sa conception du bonheur, sur ce qui est la quête de tout homme et de toute femme. La tradition va nous permettre d'être toujours en tension interrogative par rapport au monde.

La tradition vue ainsi, loin d'être traditionaliste, est ce que nous appelons la Règle. La Règle est devenue fondamentale, non pas le règlement, mais l'ensemble de nos pratiques, de nos textes, qui justement nous font passer du passé à la modernité, qui nous permettent d'être toujours en tension créative ou interrogative par rapport au monde. Dans un monde flou, dans un monde éclaté, dans un monde qui tourne très vite, mais qui ne sait plus où il en est, retrouver une forme de vie régulière, régulée, c'est contribuer à ce que le monde moderne n'erre pas sans boussole. C'est contribuer dans un monde en désarroi et en chaos à proposer des lignes de repères, des lignes pour se tenir. C'est souvent cela qui attire les jeunes, même si parfois ils sont plus attirés par le règlement que par la proposition que nous pouvons faire d'une vie régulée, une vie régulière. La Règle est ferment de vie et non pas enfermement.

Notre grand défi c'est d'être à la fois « modernes » et, à l'intérieur de cette modernité proposer une histoire, proposer un héritage, proposer une régularité de la vie, une régulation. C'est le problème du temps long, dans une société qui ne vit qu'à court terme. Proposer la durée dans une société qui est dans l'effervescence permanente, qui est toujours dans la vitesse, qui est toujours dans une espèce de tension mortifère. Et dans ce monde tel qu'il est proposer des temps longs, des cycles longs,

proposer la durée, proposer le temps long qui est le temps du Royaume, qui est le temps de l'éternité.

Là est notre contribution majeure autour de la durée, des grands cycles. Quand nous-mêmes nous tombons dans la vitesse, dans l'éclatement, quand nous-mêmes nous oublions le passé, nous ratons quelque chose et nous devenons insignifiants. Or, nous sommes hommes et femmes de la durée, de la tradition, de l'histoire.

La prière :

Nous cherchons à être hommes et femmes de prière, de la prière sous toutes ses formes C'est elle qui rythme nos journées, qui est la structure du temps. Notre vie c'est un temps de prière et notre idéal à tous bien sûr c'est de prier sans cesse, de ne pas avoir d'autre ami que le Christ et d'être toujours avec Lui, proche de son cœur, comme S. Jean, proche de sa poitrine. C'est le temps du cœur à cœur, le temps de l'amitié, le temps de l'amour avec lui. Il nous faudra donc parler de la prière, non comme Laudes, Matines etc., mais comme une vie de relation et une vie de tendresse avec Dieu et de Dieu vers nous.

Si nous arrivons à parler de notre prière en termes d'une tendresse qui dure, d'une fidélité amoureuse de Lui par rapport à nous et de nous par rapport à Lui, moyennant quelques ruptures de notre côté, alors notre vie peut faire sens. Mais cela nous ne l'osons guère et c'est une des limites de la vie religieuse contemporaine, d'avoir surtout valorisé l'action plutôt que la vie amoureuse avec Dieu et de ne pas avoir suffisamment bien trouvé des mots. Aujourd'hui il faut en parler. Notre grande difficulté dans l'ensemble de la vie religieuse est de trouver des mots pour dire la tendresse, pour dire l'amour. Il faut que nous trouvions des mots de feu, mais pour cela il faut d'abord que nous soyons amoureux de Dieu ! Il faut aussi que l'on n'ait pas peur de l'amour, il faut l'expérimenter pour pouvoir en parler, c'est cela un de nos défis.

La vie de prière, c'est aussi la vie de la gratuité, de la perte de temps. Dans un monde comme le nôtre qui est tellement dans l'accélération, dans l'efficacité immédiate, dans cette urgence permanente, être hommes et femmes de la gratuité, du « pour rien » (cf. Angelus Silesius, *Le pèlerin chérubinique* : « c'est le sans pourquoi de la rose », elle fleurit sans pourquoi).

Nous savons bien intellectuellement que nous sommes des serviteurs inutiles, et pourtant nous racontons toujours ce que nous faisons ! Se redire qu'on est inutilement inutile. Dire l'inutilité aujourd'hui, ce n'est pas facile dans la modernité : on se sent un peu coupable de ne servir à rien. Alors on dira : je fais des hosties, je fais de la broderie, je fais du ménage, de la cuisine... C'est sûr tout cela est fait, mais ce n'est pas ce qui va faire notre spécificité. Notre spécificité c'est de se consumer comme le buisson ardent, pour rien. C'est une posture compliquée dans la modernité et pourtant essentielle. Dans un monde qui est toujours dans la recherche l'efficacité maximale, être radicalement des hommes et des femmes du gratuit. C'est un élément de notre originalité, de notre spécificité.

Toujours autour de la vie d'oraison, nous pourrions être aussi hommes et femmes qui célèbrent la création. Nous devons pouvoir vivre l'admiration comme la première des vertus chrétiennes. La vertu du *shabbat*, la vertu où Dieu regarde le monde et voit que c'est très bon et Dieu bénit *shabbat*, la matrice du temps. Etre de ceux et celles qui savent admirer le monde tel qu'il nous est donné, admirer les cadeaux que Dieu nous fait, être hommes et femmes d'admiration. Dans un monde cynique, dans un monde qui est obligé de se battre, dans un monde de lutte, où la vie chrétienne est minoritaire, et où la vie religieuse semble anachronique, savoir que quelque part il y a un cœur qui bat parce qu'il trouve les choses belles. C'est notre contribution à l'admiration, comme les poètes,

comme les musiciens, comme les artistes. Nous sommes députés à l'admiration de la création et donc révolté aussi, parce qu'amoureux de la création, chaque fois qu'elle est blessée, chaque fois qu'elle est polluée, détruite. C'est cela l'intérêt de l'encyclique *Laudato si* qui dit l'impérieuse nécessité d'un cri de révolte chaque fois que la beauté des êtres et de la terre est méprisée. Nous avons à être ceux et celles qui sont pour la beauté, pour la louange, ceux qui sont là pour dire que le monde, dans le projet de Dieu, est beau (cf. le Cantique des cantiques, comme métaphore vive de la vie religieuse). Chaque fois que nous-mêmes nous sommes cyniques, que nous nous laissons aller à des discours négatifs sur la société, nous passons à côté de notre mission.

Il faudrait que nous soyons des « indignés » (Stéphan Hessel), parce que le monde pourrait être beau et il ne l'est pas. Mais l'indignation ce n'est pas le cynisme, ce n'est pas le pessimisme, ce n'est pas être résigné à la dégradation des choses. Peut-être parce que nous sommes hommes et femmes de la célébration de la beauté, ou de la création, nous sommes aussi les gardiens d'une mémoire vive de ce que fait le Créateur, les porteurs de la mémoire des belles choses que Dieu a faites. Et parce que gardiens de la mémoire, nous devons aussi être sensibles à tout ce qui est négatif et contre le projet de Dieu ! Nous sommes ainsi à contretemps d'un monde où la beauté des choses est oubliée, où elle est devenue marchandise elle-même – on paie pour voir des belles choses –. Nous sommes gardiens des belles choses que Dieu a faites en créant l'humanité. Cela nous est spécifique, c'est notre fonction collective d'être ces gardiens de la beauté du monde que Dieu nous a donné et donc porteurs de cris chaque fois que cette beauté est en danger.

Deux autres fonctions dans la prière :

Nous sommes hommes et femmes d'intercession. C'est notre travail, c'est notre « cœur de métier ». Intercéder c'est rassembler la douleur du monde, l'offrir à Dieu pour recevoir la douceur de Dieu et la répandre sur le monde. Nous sommes cette espèce de transformateur de douleur en douceur. Là se joue notre instance, là se joue notre responsabilité : accueillir toutes les douleurs qui envahissent notre monde – en contradiction avec la beauté que Dieu a proposée –, les prendre dans nos mains ou dans nos cœurs, jamais assez grands pour prendre toute la douleur du monde, les donner au Seigneur et accueillir sa douceur, à plein cœur, à pleins bras, à pleine tête, à pleins yeux, et la redonner au monde. Là est le mystère de la prière et c'est notre responsabilité. Travail impossible et c'est parce qu'il est impossible qu'il faut se tenir là.

Et le dernier point de notre spécificité en tant qu'hommes et femmes de prière, c'est d'être celles et ceux qui offrent du silence. Le silence qui est tellement rare, qui est devenu quasiment impossible dans la modernité. Et si les hommes et les femmes viennent chez nous, même s'ils ne croient pas vraiment en Dieu, ce qu'ils viennent chercher c'est du silence. Nous avons à offrir cet espace dans le monde moderne. Les jeunes aussi cherchent ce silence, parce que saturés de bruit, ils se rendent compte qu'ils sont en train de se détruire, de perdre leur identité.

En tant qu'hommes et femmes de prière, il y a des défis pour nous. Bien sûr, c'est de tenir dans l'intercession, dans l'admiration et nous savons bien que nous traversons tous et toutes des zones de sécheresse, des moments de fatigue, des moments où on aimerait bien que Dieu nous parle. Nous avons à attendre, et à être vigilants dans l'attente, pour accueillir tout ce que Dieu voudra bien nous envoyer. C'est cela notre défi : rester à temps et à contretemps hommes et femmes de prière, d'oraison, de contemplation. Et on ne peut pas être hommes et femmes de prière si nous ne sommes pas vrais. « Le désert ne laisse survivre que les véridiques », dit Nietzsche, dans *Zarathoustra*. C'est cela notre épreuve du feu dans la prière, c'est de devenir vrais. La prière nous décape. Au fond de notre vie de prière, il y aura le vrai homme, la vraie femme que nous sommes, qui pourra chanter

vraiment un cantique, le Cantique des cantiques, le cœur à cœur amoureux avec Dieu et qui pourra donc s'inscrire dans la tradition.

La vie commune :

Même dans la meilleure des communautés -c'est-à-dire dans la vôtre (!)- il y a des problèmes de vie commune. C'est sûrement la pierre d'achoppement de la vie religieuse aujourd'hui. Autrefois c'était plus caché ; il y avait des mécanismes qui régulaient et on ne disait pas les choses qui fâchaient. Un défi majeur est la recherche d'une vie fraternelle.

Au-delà du romantisme, nos vies passent par des difficultés, des frottements, des affrontements. C'est cela la vérité de la fraternité. Etre signe que l'on peut vivre ensemble alors que le monde moderne dit : « méfie-toi de l'autre, l'autre est un rival, l'autre est un concurrent, il va te prendre ton boulot, il faut que tu sois meilleur que lui, il faut que tu l'écrases, ne lui dit rien parce qu'il va utiliser cela contre toi ». Notre monde moderne est comme cela : un monde de lutte, de concurrence mondiale. Et nous, nous allons tenter, à l'intérieur de ce monde-là, de dire que l'on peut vivre autrement. Si nous tombons dans la rivalité entre nous, nous serons comme le monde et notre spécificité disparaîtra ; nous serons dans l'insignifiance.

Ce défi est fondamental, car le monde sait bien qu'en ayant privilégié la lutte et la rivalité, nous allons à la mort, parce que tout le monde s'entretue sans cesse. Cette concurrence est mortifère et pourtant le monde ne voit pas comment il pourrait s'en sortir et c'est pourquoi notre vie commune, même balbutiante, est importante pour le monde. Savoir que dans le monde il y a des lieux où l'on ne se bat pas tout le temps, on ne se jalousie pas trop, est important dans la modernité. Nous pensons que ce que nous faisons est petit mais même pour les gens qui ne croient pas, ces petites choses sont porteuses de sens. Ce que nous vivons de modeste a un prix infini pour maintenir vive l'espérance du monde.

Chaque fois que modestement nous progressons dans l'intergénérationnel, l'interculturel, l'internationalité, quelque part nous créons des ponts là où la société veut créer de l'apartheid, des divisions, des fractures. Chaque fois que dans la vie commune nous créons des passerelles, nous faisons avancer le monde : nos contemporains peuvent se dire que peut-être il est possible de vivre ensemble. La vie commune est à la fois le plus difficile, mais aussi le plus significatif de la vie religieuse, ce qui interroge le plus nos contemporains.

Le grand défi devant nous c'est de passer de la vie commune à la vie fraternelle. Il y a là cinq étapes que j'essaie de définir comme des repères plus que comme une progression linéaire :

1. La vie religieuse est une école de paix : apprendre à faire la paix. Ce n'est pas facile ; la violence est en nous et la société exacerbe la violence, or la vie religieuse est l'apprentissage du désarmement. « Bienheureux les doux » : être doux c'est savoir que l'on n'a pas besoin d'agresser les autres pour être ce que nous sommes. Je peux exister sans attaquer, je n'ai pas besoin de me protéger : c'est cela être doux ... La force des doux évite d'avoir sans cesse le souci de se protéger, de se défendre, de se méfier. Notre vie religieuse est cette tentative de faire exister la douceur, qui ne vient pas de nous mais de Dieu (cf. Ps 103). Souvent cela fait peur et nous ne sommes pas très tendres entre nous, c'est dommage !

2. La vie commune pour devenir vie fraternelle, doit privilégier la convivialité, le plaisir d'être ensemble. Cela se manifeste par ces petits gestes (ces célébrations de nos anniversaires ou fêtes, ce petit bouquet modeste que l'on a mis à la place de la Soeur, cette carte qu'on lui laisse...) toutes ces choses du quotidien. Vivre ensemble est source de plaisir. Jésus est convivial, il aime partager le

repas avec des amis, il parle aux amis. Peut-être notre quotidien tout banal est la plus forte parole, la plus belle prédication, ce petit rien qui fait un léger déplacement dans ce quotidien, c'est comme cela que l'on va de la vie commune à la vie fraternelle.

3. Parler du cosmopolitisme (cf. Kant), cela veut dire que je suis ce que je suis, mais je suis riche de l'expérience des autres. Ils m'ouvrent l'esprit. L'autre m'enrichit de sa culture. On ne disparaît pas dans la relation mais on devient riche de la différence de l'autre. Et la vie religieuse est très forte en ce domaine. Plus une communauté est diverse, plus c'est difficile, et en même temps, plus c'est riche.

4. L'hospitalité : donner l'hospitalité, c'est faire entrer l'autre à l'intérieur de soi, c'est un pas de plus par rapport au cosmopolitisme. Dans la Bible, c'est là que « certains ont reçu des anges » (cf. Hébreux, Galates). Les monastères ont toujours eu cette tradition : l'accueil, l'hospitalité. L'enjeu pour nous religieux d'aujourd'hui c'est de donner l'hospitalité dans ma vie et dans mon cœur, laisser l'autre prendre une place. Je ne peux plus décider quoi que ce soit dans ma vie sans prendre en compte l'autre. Il est partie prenante de mon histoire à moi ; il est entré dans mon intimité. Ce que je suis, je le dois aussi à l'autre. Donner l'hospitalité au plus petit d'entre nous, au plus fragile d'entre nous, l'accueillir dans ma vie. Cela est en contradiction avec nos contemporains.

5. L'étape du pardon : une communauté qui marche bien, ce n'est pas une communauté où il n'y a pas de problèmes, ce n'est pas une communauté où personne ne se dispute. C'est une communauté où on peut se pardonner et recommencer. Entre Pierre et Judas, le plus méchant c'est sûrement Pierre. Le texte nous présente Pierre comme menteur, parjure ... mais il s'est mis à pleurer et il s'est souvenu des bons moments et le lendemain il est reparti au tombeau voir si ce que disaient les femmes était vrai. Il a eu la force de recommencer malgré son échec, malgré son mal. Alors que Judas qui avait fait presque moins de mal, il n'a pas compris que le pardon existait, qu'avec Dieu tout pouvait recommencer, il a alors choisi la mort. Notre histoire de vie religieuse ce n'est pas d'être parfaits, mais d'être capables de recommencer. Ce n'est pas un chemin de perfection, c'est un chemin pour hommes et femmes faibles qui savent qu'ils ont besoin des autres pour se relancer, pour recommencer. Là se joue la fraternité, quand l'autre n'est pas celui qui m'accuse ou qui m'enfoncé, mais qui me dit : « ce n'est pas grave, recommençons ! »

Ces cinq étapes nous les vivons déjà, mais aujourd'hui il faut pouvoir les vivre plus profondément et peut-être essayer d'en parler. Ces points-là le monde contemporain ne les connaît pas bien. Le pardon, ce n'est pas à l'ordre du jour, il n'existe pas dans l'entreprise, dans la vie quotidienne, où c'est le procès, le juge, le tribunal et on ne se parle plus. Nos petits gestes de la vie commune, quand ils sont orientés vers la vie fraternelle, sont aujourd'hui prophéties en acte, actes de miséricorde (cf. pape François), chemin de vie. Or la vie religieuse est bien cela : un chemin de vie dans un monde qui ne croit plus à cette vie possible. C'est cela être prophétique : avancer sur ces cinq axes de la vie fraternelle.

La vie religieuse n'est ni exceptionnelle, ni banale. C'est une vie qui s'inscrit dans la dynamique ouverte par l'évangile. Nos relations fraternelles ce ne sont pas des relations de partenariat, des manifestations de la fusion affective, ce n'est pas un grand sentimentalisme, mais c'est la place juste qu'avaient trouvée, dès le lendemain de la Résurrection, des communautés chrétiennes. C'est étonnant : il n'y a pas de texte de Jésus dans lesquels il dit 'mettez en commun', mais les premiers chrétiens ont trouvé par eux-mêmes que pour dire la Résurrection, il fallait changer les rapports économiques, il fallait se mettre ensemble, il fallait tenter de mettre en commun, afin que nul ne soit dans le besoin. Et l'histoire d'Ananie et de Saphir montre bien que cela n'a pas été facile.

La vie chrétienne est le projet que le Christ a ouvert pour tous les chrétiens, mais que nous vivons – en tant que religieux/ses- avec ses trois axes : l'axe de la tradition, l'axe de la prière et l'axe de la vie commune. C'est la manière dont nous voulons suivre le Christ pour dire dans notre monde la manière dont la vie est plus forte que la mort. Or notre monde est en train d'aller, sans s'en rendre compte, vers une non-vie. Notre voie toute modeste peut être une voie d'humanisation, une voie d'avancée, une voie qui s'oriente délibérément vers le Royaume.

Essayer de vivre cela c'est être acteur de vie en écart fertile. Pour vivre toujours cet écart, au fur et à mesure que la société change, la vie religieuse, sur ces trois axes, nous propose de nous engager par vœux. Ils sont des moyens, des instruments. La vision jadis centrée sur les vœux, ne nous a pas aidés à dire la vitalité en nous orientant surtout vers le sacrifice.

Or nos vœux ce sont des moyens. Saint Thomas, dans la *Somme Théologique*, IIa, IIae, q.186, dit : les vœux n'ont de sens que par rapport à la charité. La charité, chez Saint Thomas, c'est la relation amicale avec Dieu, rendue possible parce que Dieu s'est abaissé pour nous monter à la hauteur de son cœur. C'est par grâce que nous sommes amis de Dieu. Et les vœux sont des moyens pour se laisser entraîner à la hauteur du cœur de Dieu.

Les vœux sont finalisés par la charité. Les vœux de religion nous orientent en avant. Ils sont la proposition d'un chemin, d'une avancée jusqu'au cœur de Dieu. Le vœu n'est pas fait pour nous empêcher de faire quelque chose ; au contraire, il est proposition d'ouverture, pour ne pas se laisser entraîner par les sirènes mortifères du monde contemporain. Il nous alerte pour ne pas laisser triompher la mort en nous. Il nous permet de faire sens, de faire cet écart interrogatif, de faire ce questionnement sur le bonheur. Saint Thomas dit encore que les vœux sont le lieu du combat spirituel. Ce mal que tu affrontes en toi, c'est autant de manières de chasser le mal dans la modernité, de chasser la mort dans la société. Cela nous amène à avoir une théologie des vœux à la fois comme combat, comme protection et comme avancée.

Les vœux organisent une pédagogie du dépassement. Nos vœux nous orientent vers demain, vers la charité, vers la vie. La vie religieuse est cette école de dépassement. Un théologien américain, Paul Tillich, parlait du « courage d'être ». Nos vœux c'est un peu cela, une pédagogie pour aller le plus loin possible. Les vœux ne sont pas une violence contre nous-mêmes ; ils sont extrêmement libérants. Ils sont pour le dépassement, pour la vie. Ils ne sont pas des actes velléitaires mais des moyens pour laisser Dieu travailler en nous, là où la mort veut s'infiltrer.

C'est ici la *prière pour l'Année de la Vie Consacrée* prend tout son sens :

« Seigneur, du cœur de ton Église et pour le service du monde, tu as fait grandir l'arbre de la vie consacrée. Ses branches multiples portent des fruits innombrables de sainteté, béni sois-tu.

Au cœur des jeunes tu fais naître le désir d'un amour sans limites, béni sois-tu.

A travers nos fragilités et nos talents tu permets qu'ils découvrent la joie de te servir et de te donner leur vie dans la diversité des vocations, béni sois-tu.

Par le don de ton Esprit, dans l'amour de l'Église tu ouvres à nombre d'entre eux la voie de la vie religieuse ou d'une consécration totale entre tes mains, béni sois-tu.

La joie de ton évangile réveille le monde, donne aux consacrés d'être artisans et prophètes de cette joie pure, nous t'en supplions, Seigneur, et à ceux et celles que tu appelles pour cette aventure accorde discernement et confiance, qu'ils osent une réponse concrète pour mettre leurs pas dans les tiens, nous t'en prions, Seigneur. Amen »

Différentes manières de célébrer, de concevoir, les vœux religieux :

Une première manière, qui est aussi une grâce de l'Année de la Vie Consacrée, c'est de rappeler leur dimension prophétique. Or la vie religieuse, si elle est prophétique, doit mettre en avant trois dimensions de la prophétie. Et nos vœux doivent toujours avoir cette tridimensionnalité.

Un prophète c'est quelqu'un qui va d'abord dénoncer ; c'est la fonction la plus connue du prophète : il dénonce les injustices, comme le prophète Amos, le prophète le plus critique contre l'injustice, l'exploitation du pauvre. Le vœu dénonce tout ce qui nous éloigne de Dieu, tout ce qui nous fait adorer des idoles.

La fonction du prophète c'est d'annoncer : « ton péché fut-il vermillon, si tu tournes ton cœur vers le Seigneur, alors il sera blanc comme la neige ». Le prophète annonce des jours meilleurs, il annonce le pardon. Il nous tourne vers cette miséricorde qu'offre le Seigneur. Le vœu fait advenir une nouveauté.

Le prophète va visiter, c'est-à-dire qu'il va rencontrer, faire des rencontres, se déplacer, interroger, interpellé. Il prend le risque de la rencontre et il croit que la rencontre va ébranler l'autre, va lui permettre de se retourner vers la Loi, vers les commandements du Seigneur. L'image de la visitation, c'est la Vierge Marie et ce qui est merveilleux dans cet épisode de la Visitation, c'est que les enfants vont se mettre à bouger dans le ventre de leurs mères, comme si toute visitation éveillait la vie. Là où l'on ne croyait plus que la vie pouvait surgir, la vie va se manifester. A travers la rencontre, la vraie visitation prophétique, c'est éveiller la vie chez l'autre et laisser sa vie à soi aussi s'éveiller. Les vœux sont pour la vie.

Ces trois dimensions de l'acte prophétique : dénoncer, annoncer et visiter, nos vœux les accomplissent. Tous les vœux peuvent s'analyser ainsi et c'est en cela qu'ils sont prophétiques, donc dynamiques. C'est en cela qu'ils contribuent à l'orientation, à l'avancée, du monde vers le Royaume, parce qu'ils interrogent les hommes et les femmes de notre temps.

Le vœu de pauvreté est une manière de **dénoncer** l'illusion des richesses mondaines, de dénoncer cet acte fou qui consiste à croire que le bonheur émerge de l'accumulation des biens, de dénoncer toutes ces illusions qui nous font croire que posséder c'est être libre, alors qu'en fin de compte posséder c'est être possédé !

Il **annonce** aussi qu'on peut être heureux dans la simplicité, que le goût de la vie n'est pas donné dans l'accumulation, mais au contraire que le goût est donné dans la modération, dans la frugalité... Le monde moderne commence à redécouvrir l'importance de la frugalité, de la simplicité.

Il va nous permettre de **visiter**, c'est-à-dire nous approcher, par le cœur et par la prière, de celui qui n'a pas choisi d'être pauvre mais que la société, lui-même, ou son milieu ont rendu pauvre. La visitation c'est s'approcher, devenir solidaire. Notre vœu de pauvreté doit nous permettre d'entendre le cri du pauvre, de comprendre par les entrailles, de comprendre par la vie, la souffrance du pauvre, du marginal, de celui qui est poussé dans les « périphéries ».

Le vœu de chasteté **dénonce** tout ce qui réduit l'homme, la femme, à un objet de satisfaction de son propre plaisir. Pas seulement la femme ou l'enfant que l'on prostitue, mais tout ce qui est mépris du corps de l'autre, tout ce qui est utilisation du corps de l'autre. Dénonciation d'un corps qui est devenu machine, d'un corps qui n'est plus don, mais qui est construction. Dénonciation aussi de nous-mêmes, quand nous voulons à tout prix la santé à 100%. Non, la fragilité fait partie de la réalité du corps. Il y a des obsessions que nous avons sur notre santé au-delà du nécessaire et du normal qui doivent nous interroger.

Nous pouvons **annoncer** à travers le vœu de chasteté que l'on peut avoir des relations belles, fraternelles, amicales, même amoureuses peut-être, de tendresse au moins entre nous, sans prendre le corps de l'autre comme un objet. C'est privilégier ces attentions pour l'autre, l'écoute de la douleur de l'autre. Ce vœu nous invite, sans jamais vouloir prendre possession de l'autre, à être à l'écoute de ses détresses, de ses bonheurs. Il nous invite à être fraternels.

Ce vœu a aussi une fonction de **visitation**, s'il nous fait vibrer au corps souffrant de l'autre, s'il nous rapproche de ceux qui sont mal et malades, de ceux dont le corps est atrophié, blessé, cassé. Ce vœu de chasteté nous approche de tous ceux qui, en fin de compte, sont malaimés. Il nous permet de nous approcher de ceux qui n'aiment pas leur corps tel qu'il est, de ceux qui ne s'aiment pas ou qui n'ont jamais trouvé l'amour.

Le vœu d'obéissance nous permet de **dénoncer** tous ceux qui croient être les maîtres absolus de leur propre vie, tous ceux qui pensent qu'ils sont les créateurs du bien et du mal, ceux qui pensent qu'il faut être libres et peu importe si l'on écrase l'autre, tous ceux qui pensent c'est moi, moi, et encore moi ! Le vœu d'obéissance c'est une dénonciation de cette illusion de la toute-puissance, de se croire maître de soi, maître du monde, maître des autres, maître du bien et du mal.

Il **annonce** aussi que l'autre, celui que nous allons désigner pour être notre responsable de communauté, peut nous aider à aller plus loin que le bout de notre nez. Si nous nous regardions nous-mêmes, nous n'aurions pas fait grand-chose, parce que quand on est toujours tourné sur soi, on reproduit à l'infini ce qu'on sait, et donc on s'enferme, on est dans le petit, dans le médiocre. Le vœu d'obéissance va nous porter plus loin que nous.

Pour décrire ce vœu on pourrait dire que c'est donner un stylo à celui que nous avons élu pour que nous écrivions ensemble, lui et moi, la page blanche de ma vie. C'est croire que l'autre peut écrire une page plus belle que ce que j'aurai fait moi tout seul pour continuer la vie. L'autre c'est celui qui m'amène plus loin que mon propre regard sur moi. Si j'étais tout seul, je n'aurais pas fait tout ce que j'ai fait, je me serais contenté de faire comme tout le monde. Notre vie est plus profonde que nous ne croyons et souvent nous manquons de confiance, nous manquons d'audace et le vœu d'obéissance va nous amener au-delà. Il annonce que nous n'avons pas fini de découvrir toutes les belles choses qui sont en nous, tous les élans qui sont en nous, il faut qu'un autre nous prenne la main pour que nous osions aller au-delà de ce qu'on croyait être le mur qui nous enfermait.

Il nous permet aussi de **visiter** ceux à qui on dit sans cesse : « tu es nul, tais-toi, tu n'as rien à dire ... » et il y a des millions d'hommes et de femmes qui sont ainsi réduits à rien, qui sont invisibilisés par la société. Notre vœu d'obéissance doit nous rapprocher de tous ces hommes et femmes esclaves, de tous ceux dont on n'entend jamais la voix, tous les invisibles de la société, tous ceux qu'on ne consulte jamais, tous ceux qui sont rien aux yeux du monde.

Pour les contemplatifs, la **visitation** c'est par le cœur et l'intention qu'elle se réalise ; la **dénonciation** c'est parce que nous vivons à plein nos vœux et que nous pouvons demander au Seigneur de prendre Lui-même le relai de notre dénonciation ; l'**annonciation**, c'est dans la vie de tous les jours quand les gens nous voient vivre, quand nous arrivons à trouver les mots pour expliquer ce que nous vivons. Sans le savoir nous ouvrons peut-être des vies ou des cœurs, et ainsi nous permettons -un peu- de penser le monde autrement. Cette dynamique prophétique de nos vœux est tout autre chose qu'une théologie sacrificielle.

Et nous ne sommes pas des prophètes isolés ou médiatiques. Nous sommes plutôt des prophètes non médiatiques, des prophètes collectifs. Dans les années 60 on opposait la prophétie et l'institution, la modernité nous invite à dépasser cette dichotomie. Nos couvents, nos monastères

sont les lieux d'une prophétie institutionnelle. C'est ensemble que nous **dénonçons**. Notre manière de vivre les vœux est une dénonciation, même si nous sommes individuellement médiocres, l'institution est plus forte que nous, la congrégation est plus forte que nous et c'est ce qui nous permet, malgré notre médiocrité d'être prophétiques. L'existence même de la vie religieuse est prophétie. Si on nous voit heureux et vivant nos vœux en communauté fraternelle, nous **annonçons**. Si nous sommes à l'écoute du monde pour le porter dans la prière et l'intercession, si nous sommes collectivement un cœur capable d'entendre les silences du monde, les larmes épuisées, les cœurs meurtris et le désespoir de l'humanité, si nous offrons cela au Seigneur et que nous rayonnons la douceur, nous vivons la **visitation**. Nos vœux sont vraiment essentiels, ils sont une proposition de changement du monde, de réorientation du monde. Mais il faut le dire : le prophète parle.

Mais peut-être y a-t-il une deuxième manière de comprendre les vœux. Nous avons parlé à plusieurs reprises des canaux par lesquels la mort s'engouffrait dans notre monde. Nos vœux sont comme un rempart contre la mort, « comme des paratonnerres » entendons-nous dire parfois ! Nous sommes des protecteurs contre la mort, en ce sens que la mort, dans notre société, vient en transformant toutes choses en objets, c'est ce qu'on appelle, en économie, « la marchandisation du monde », tout a un prix et c'est par là que la mort s'engouffre.

Notre vœu de chasteté est une manière de porter sur notre corps, pour ne jamais l'oublier, l'inscription qu'il y a un danger que le corps ne soit plus respecté comme un vivant, qu'il devienne un objet, que le corps soit le lieu qu'on méprise, le lieu qu'on détruit (par la guerre, la haine, la torture, la barbarie, la prostitution). Ce vœu est une façon de porter dans notre chair, comme la circoncision du peuple juif, cette mémoire pour que jamais on n'oublie que notre Dieu est le Vivant et le Dieu des vivants. Ce vœu nous alerte sans cesse sur la manière dont la mort va prendre le corps. Nous portons sur notre corps la mémoire du Dieu vivant, c'est cela qui nous met en alerte sur tout ce qui est dégradation du corps, tout ce qui est mutilation du corps (avortement, manipulation des cellules souches, et tout ce qui va dans le même sens). Nous sommes hommes et femmes vigilants sur le risque de transformer ce corps en marchandise.

Le vœu d'obéissance, tout comme le vœu de pauvreté, marque sur notre corps le manque. Il fait choisir de laisser en nos vies un espace, une *béance*, dirait Lacan, pour que nous soyons toujours hommes et femmes de désir, jamais comblés, jamais pleins. Chaque fois que quelqu'un est plein de lui-même, plein de vanité, plein d'argent, cet homme-là est déjà mort. Nous nous rappelons que nous ne pouvons jamais être comblés, que notre Dieu est un Dieu qui nous attire toujours. Avec lui nous ne sommes jamais pleins, toujours désirants, toujours attirés. Avec lui l'expérience spirituelle n'est jamais achevée. Nous sommes toujours dans l'ordre de la désirance.

Tous les vœux repèrent l'endroit où tout peut s'arrêter, mourir. Ils nous rendent vigilants à ce qui est cassure de vie, blessure de vie.

Aujourd'hui il y aurait, dans l'ordre de ce repérage, de ce frayage de la mort, tout ce que le pape François nous dit de la mort de la terre, le risque que la terre s'use, meure, soit asséchée, soit détruite (le climat, la déforestation), ce souci pour que la terre soit vivante, la terre avec ses habitants. L'important, dans cette seconde manière d'approcher les vœux, c'est qu'ils nous tiennent dans la vigilance par rapport au risque de mort que la vie rencontre.

Troisième proposition, plus étonnante peut-être, c'est justement que cette dynamique de nos vœux nous fait goûter plus de vie.

Si j'ai fait un vœu de pauvreté, c'est pour être riche. Un ancien ministre iranien de la culture Majid Rahnema, dit (dans son livre *La puissance des pauvres*), en parlant des religieux : « les religieux sont

pauvres de biens matériels pour être riches de relations », relations avec Dieu, relations avec les gens, relations entre eux. C'est une très belle proposition. Je me suis fait pauvre de biens matériels pour être riche de vrais biens que sont les relations, l'amitié, la tendresse. Notre vœu nous ferait quitter des idoles pour rentrer dans une icône qui est sans fin : le regard de Dieu, le regard des autres, la présence de Dieu, la présence des autres.

Cette même bascule se fait pour le vœu d'obéissance. Si j'obéis, c'est pour être riche d'aventures, pour être riche d'expériences que je n'aurais jamais faites si j'avais suivi mon propre caprice, ou ma propre peur. Je n'aurais fait que ce que croyais être bon pour moi superficiellement. Le vœu d'obéissance me porte au-delà, vers l'inédit, l'inattendu. Je perds, je quitte le superficiel et je gagne l'inédit. C'est la même structure : si je fais un vœu, c'est pour aller plus loin et vivre des choses que je n'aurais jamais vécues si je m'étais écouté.

Le vœu de chasteté va dans le même sens. Maître Eckhart parlant de la virginité de Marie, il dit qu'il fallait qu'elle fût vierge pour enfanter un Dieu. Maître Eckhart était le quatorzième enfant de sa maman. Il nous dit : la Vierge a eu plus de quatorze enfants, puisqu'elle a eu le Fils de Dieu, le Verbe, le Fils Unique divin. Oui, je crois qu'on peut appliquer cette même réflexion à la vie religieuse. Mon vœu de chasteté me permet de donner la vie à une multitude. J'ai renoncé à avoir les enfants par ma sexualité, mais j'en ai des milliers par mon amitié, par le regard que j'ai posé sur eux et qui les a relevés, par les conseils que je leur ai donné, par le sacrement de la réconciliation que le prêtre leur a offert au nom de Dieu, par une poignée de mains, et parfois par un coup de pied salvifique ..., par tout ce qu'il fallait faire pour qu'ils vivent. Et le vœu de chasteté est un vœu de fécondité, de fertilité, bien plus grandes que ma propre sexualité.

Je suis chaste pour avoir beaucoup d'enfants, je suis pauvre pour être riche et je suis obéissant pour être libre. C'est paradoxal, mais cette approche peut se référer à une tradition très ancienne où les vœux ne sont pas sacrificiels, mais au contraire l'orientation vers plus d'enfants, plus de richesse, plus de liberté.

Pour dire une quatrième façon d'approcher les vœux, nous allons utiliser *l'approche narrative*. Voici une histoire, l'histoire de la vie religieuse : un jour, un homme, une femme, ayant réfléchi, ayant fait un certain nombre d'expériences, dans son milieu, près de ses parents, de son directeur spirituel, après la lecture de la parole de Dieu ... un jour donc, JE décide, parce qu'il ou elle a expérimenté que son bonheur, sa vérité, peuvent être dans ce centrage sur la question de Dieu, que c'est là qu'il ou elle va pouvoir advenir à lui-même, JE va se mettre à la recherche d'autres, d'hommes et de femmes, qui se posent les mêmes questions, qui balbutient un début de réponse. JE va entrer en relation, JE va leur parler, ils vont lui parler, ils vont vérifier qu'il y a une alliance possible. Et un jour, à force de discussions, JE va faire un pas, c'est le pacte d'alliance. Et nos vœux renvoient à ce pacte d'alliance qui sans cesse fait advenir ce JE, pour l'affiner, l'humaniser. Nous avons besoin de toute une vie pour nous humaniser, dans un dialogue avec le NOUS (=le monastère, la congrégation, l'institution, la Règle ...)

La vie religieuse est un pacte d'alliance, ce qui fait que chaque fois que l'un d'entre nous quitte la vie religieuse, c'est comme si le pacte d'alliance était brisé et cela blesse tout le monde.

Pour qu'il y ait vœu, il y a autre chose : dans ce pacte et par ce dialogue, le NOUS va envoyer ce JE pour rencontrer les SANS. Le NOUS demande au JE de rencontrer ces SANS, parce que c'est là que le Christ s'est manifesté, parmi les petits, les humiliés, les fous, ceux qui n'avaient rien. Le JE accepte d'être envoyé par le NOUS dans la rencontre des SANS, que ce soit la rencontre physique, pour les religieux apostoliques, ou la rencontre spirituelle avec cette nudité de la vie monastique qui

permet de s'approcher en vérité de l'autre. Le NOUS demande à JE de s'approcher des SANS et le vœu, c'est cette proposition de s'approcher pour que l'autre, ce JE, advienne à lui-même.

Dans les SANS, trois types de SANS sont repérables : d'abord il y a ceux qui sont *sans amour* et nous-mêmes parfois nous ne nous aimons pas ou nous avons cru que nos parents ne nous ont pas aimés. Le non-amour est fort dans notre monde : l'enfant pas planifié, l'enfant rejeté, violenté, battu, ... ils sont des millions ; il y a aussi ceux qui sont *sans parole* « tais-toi, tu ne sais rien, tais-toi, on ne te demande pas ton avis... », des milliards sont considérés comme cela. Le troisième type est celui de ceux qui sont *sans futur*, un économiste Indien, Amartya Sen, prix Nobel d'économie, dit que la pauvreté n'est pas seulement une histoire de revenu, mais l'absolue impossibilité de regarder le futur. Le pauvre, est assigné à la survie de l'instant présent, on ne lui demande pas de chercher la qualité de son pain, de son matelas. La pauvreté c'est ne pas pouvoir penser à demain, ne pas avoir la possibilité de se projeter, parce que l'instant est tellement marqué par la mort qu'il n'y a pas d'autre manière de penser.

Ainsi donc les vœux, doivent nous rendre proche des sans-amour, des sans-paroles et des sans-futur. Proches par le cœur ou proches par le contact, selon les diverses congrégations, les diverses manières d'être religieux. Et dans ce face à face avec les SANS, le JE s'affine ; le cœur s'ouvre. Le JE devient plus sensible, et peut porter dans sa prière, les SANS qui font de plus en plus partie de sa vie. Mais si je m'approche des SANS, ce n'est pas seulement pour être gentil, c'est « pour qu'ils aient la vie ». La pauvreté est un mal et si je fais un vœu de pauvreté, c'est pour qu'il n'y ait plus de pauvres. Le fait de ne pas être aimé est un mal, c'est pour qu'il n'y ait plus de gens que ne soient pas aimés, que je m'engage avec eux. Je ne m'approche pas pour voir mais pour me solidariser, que ce soit par la prière d'intercession, par l'action... Par les vœux je vais contribuer à ce passage pascal, à cette Pâque. Les vœux ont toujours cette dimension pascale : passer de la mort à la vie. Un religieux, une religieuse, c'est celui qui accompagne la Pâque de ceux qui sont dans la mort pour qu'ils deviennent des vivants. Et plus je vais me battre pour qu'ils aient la vie, plus moi-même je vais être dans la vie. Et par là même l'institution devient porteuse de vie.

Les vœux établissent cette circulation infinie entre ces quatre polarités : JE m'approche des SANS vie, JE leur donne la vie, JE vis avec eux ce passage, c'est par là que mon statut d'être frère ou sœur de ce NOUS permet que la vie l'emporte. Les vœux, inséparables les uns des autres, sont donc cette dynamique de circulation. JE m'humanise par les vœux, JE m'approche de ceux qui sont SANS, JE vis avec eux une expérience pascale et moi-même et les sœurs ou les frères avec qui je me suis allié profitent de la vie.

Voilà une manière d'appréhender les vœux comme expérience pascale, comme proximité avec les sans amour et les sans parole, les sans futur, vivre avec eux ce passage de la mort à la vie. Nos vœux sont pour un triomphe de la vie contre la mort.

Quatre propositions, trop rapidement présentées, pour réfléchir à nouveaux frais sur les vœux. Ils sont toujours une expérience communautaire, or trop souvent on en a fait simplement une affaire personnelle.
